

RENCONTRES LITTÉRAIRES  
ITINÉRIANTES EN  
FRANCHE-COMTE

LES  
PETITES  
FUGUES

CENTRE  
FRANCHE  
COMTE

RÉGIONAL  
DU LIVRE

---

LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT  
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

CLOTILDE ESCALLE



Site de l'auteur : [www.clotilde-escalle.com](http://www.clotilde-escalle.com)

## AUTOBIOGRAPHIE :

Je suis née et j'ai vécu longtemps au Maroc.

Fès est désormais un mirage de l'enfance.

Depuis mon installation définitive en France, ont apparu d'autres territoires. Celui de la littérature, bien évidemment. Et, dans un rapport complexe au texte, dans le désir de faire émerger du sujet là où il n'y avait que du personnage, je me suis également formée à la pratique du Théâtre-Laboratoire de Jerzy Grotowski, sous la direction du dramaturge Ludwik Flaszen.

Ensuite est venue l'École du Louvre. Avec une passion pour l'art contemporain. Une autre pratique a émergé, celle de la vidéo. Je joue avec un complice de petites performances intitulées « Art contemporain », qui mettent encore et toujours l'intrusion du sujet en scène.

L'écriture est la priorité, elle est respiration, nécessité. Elle s'empare de tout cela, et je garde pour matrice ce corps-sensation, cette bouche-image ...

Les thèmes qui se dégagent de mes romans sont, entre autres : une verticalité du temps, la vieillesse, l'exil, la pulsion animale, la difficulté de dire, les temps immémoriaux.

## BIBLIOSIAPHIE :

### ROMANS ET NOUVELLES :

- *Un long baiser*, roman, Éditions Manya, 1993
- *Un cadeau de la mer*, nouvelle parue à la NRF, 1996
- *Pulsion*, roman, Éditions Zulma, 1996
- *Herbert jouit*, roman, Éditions Calmann-Lévy, 1999
- *Où est-il cet amour*, roman, Éditions Calmann-Lévy, 2001
- *La vieillesse de Peter Pan*, roman, Éditions du Cherche Midi, 2006
- *Off*, roman, Editions Pierre-Guillaume de Roux, 2012
- *Les Jeûneurs*, roman, Editions Publie.net, avril 2014, nouvelle édition troisième trimestre 2017, Gwen Catalá Éditeur
- *Mangés par la terre*, roman, Éditions du Sonneur, 2017

### THÉÂTRE :

- *De Mémoire d'Alice*, théâtre, Alna Éditeur, 2009
- *Partout*, théâtre, Alna Éditeur, 2011
- *Voyage ordinaire en Sévétie*, théâtre, Gwen Catalá Éditeur, octobre 2016, préface de Lionel-Édouard Martin

## Présentation sélective des Livres :

- *Un long baiser*, roman, Éditions Manya, 1993

### Présentation de l'ouvrage :



Des chaises alignées semblent attendre un corps, une main qui vienne les déplacer pour créer ce désordre inhérent à la vie. Ainsi rangées elles sont mortes. Par terre, à côté du portrait du roi, le drapeau que son père accrochait au portail, les jours de fête nationale. De loin, il faisait une belle tache rouge. C'était le rouge éclatant de l'enfance. Dans son sac à main, cette poche de cuir squameux qu'elle trimbale au bout d'une ficelle, il y a un morceau de tissu, rouge également, qu'elle a trouvé un jour au bord de la route. Elle avait voulu y voir un signe de bonheur. Comme si le rouge n'était pas aussi la couleur du sang.

À chaque pas elle s'arrête, tremblante, regarde une ombre flotter. Elle l'appelle doucement, patiemment, comme on apprivoise un animal, mais celle-ci s'évanouit sitôt qu'elle approche et une autre apparaît, un peu plus loin. S'imaginait-elle retrouver les femmes qui jadis l'avaient serrée dans leurs bras ? Elle met le visage dans ses mains, goûte, immobile, la sensation de la chair contre la chair. Elle aurait préféré une autre histoire que la sienne. Elle veut en inventer une. C'est l'histoire, dit-elle. Sa voix semble monter du tréfonds de la maison. C'est l'histoire, souffle-t-elle. Surgit l'image d'une jeune femme accoudée à une fenêtre. Peut-être fait-elle seulement semblant de regarder au loin. Peut-être quelqu'un la force-t-il à rester ainsi, pour l'observer, dans son maillot de bain une pièce, très échancré, pour profiter de la cambrure de ses reins, de la couleur dorée de sa peau. Peut-être même la prend-il en photo, cherchant à retenir sa pose, comme si cet instant devait devenir l'image fétiche de leur séjour dans ce pays sauvage et brûlé. Elle songe qu'il s'agit d'elle. Mais non, pourquoi elle, pourquoi si jeune, pourquoi dans un pays sauvage et brûlé.

### Extraits de presse :

. Article publié dans *L'Humanité*, 4 Février 1994

#### *L'absolu du malheur*

Il est des livres qui dérangent, qui sont d'une certaine façon « insupportables » et qui sont cependant nécessaires, peut-être indispensables. Parce que sans indulgence, sans égards et sans détour, ils nous mettent en plein cœur de la misère de vivre. Le premier roman de Clotilde Escalle est de ceux-là. Une vieille femme revient dans la maison de ses parents morts. C'est le début d'une éprouvante descente aux enfers, enfer du souvenir qui accuse dans l'âme les traits de la douleur, enfer de la vieillesse qui torture

le corps, enfer enfin de la solitude vécue comme un face-à-face avec le regret, le renoncement et la défaite. Ce roman bref est une épure de la détresse.

C'est quand la vieille, violée, battue jusqu'au sang par deux hommes qui ne savent plus contre qui ou quoi tourner leur désespoir, atteint les limites de la soumission et du dégoût de soi que le lecteur, bouleversé, prend paradoxalement la mesure de la pathétique humanité d'êtres qui ne savent plus où vivre.

Il n'y a nulle complaisance chez Clotilde Escalle : la crudité des mots et la cruauté des faits disent à travers une langue dense et forte le terrible danger de vivre. On songe souvent à *Tombeau* (Cheyne éditeur) de Danièle Bassez, paru l'an dernier, qui avait la même tonalité abrupte. Deux écritures de femmes, extrêmes et «indécentes», qui éclairent, avec un même courage, l'absolu du malheur. Mais y a-t-il encore beaucoup de lecteurs prêts à affronter des vérités violentes? On le souhaite.

- 
- *Off*, roman, Editions Pierre-Guillaume de Roux, 2012

### Présentation de l'ouvrage :



*« Je suis la fille de John Wayne et d'Ava Gardner. Voiture décapotable, air athlétique, moue boudeuse et ongles vernis de rouge. L'Espagne, la Côte d'Azur, les paysages marocains. Nous sommes sortis tout droit d'un film. Lui, dur au mal, pour citer l'un de ses admirateurs. Elle, une émeraude sertie de diamants, des lunettes de soleil, une robe bleu azur assez courte, les jambes croisées. Elle est assise dans la voiture, une Thunderbird, qu'un malade reconnaissant a offerte à John Wayne. Car John Wayne est un grand médecin. Il sauve l'humanité entière. Il le dit d'ailleurs : Lui, je lui ai sauvé la vie !*

*On regarde aussitôt le rescapé avec curiosité, on lui trouve le teint encore blême. Et l'on se tourne vers le salvateur, on se prosterne, on lui baise la main, fasciné. »*

Une traversée des apparences, fatale et splendide, signée Clotilde Escalle.

### Extraits de presse :

. Article publié dans *Tageblatt*, Juillet 2012, Ian de Toffoli

C'est vrai que les mères sont de drôles de créatures. Des fois elles ont besoin de toi, d'autres fois c'est à peine si elles te reconnaissent.

Des fois tu te fais réprimander parce que tu ne viens jamais manger à la maison, alors que ça fait des jours qu'apparemment elles préparent tous tes plats préférés, d'autres fois, lorsque tu dis que tu aimerais bien venir dîner à la maison pour revoir la famille,

elles hurlent qu'elles ne sont pas des boniches et que tu n'as plus quatorze ans. Des fois elles te serrent si fort que tu suffoques, et d'autres fois – et quoiqu'elles disent pour le nier – tu sens que leur vie aurait été un brin plus simple si tu n'étais pas né. Bref, les mères ont la permission officielle d'être borderline sans que personne n'y trouve à redire.

### *La vieille fausse maman*

C'est de mères pareilles que parle Clotilde Escalle, écrivain français née au Maroc, collaboratrice au journal que vous tenez entre vos mains, dans son dernier roman, *Off*, paru aux éditions Pierre-Guillaume de Roux.

Il y a d'abord celle, plus ou moins lunatique, de Violette, que sa propre fille nomme Ava Gardner, parce qu'elle semble tout droit sortie d'un film, avec ses habituels amants, ses habituelles crises de nerfs, son habituel vernis à ongles clinquant, ses robes affriolantes et son envie de dépenser beaucoup d'argent, surtout celui de son mari, qui n'est pas moins nanti et s'appelle John Wayne. Wayne est un docteur très prisé (surtout par la gent féminine) et un machiste de la vieille école. Il refuse de vieillir, refuse d'arrêter de reluquer les filles qui ont vingt ans de moins que lui, porte toujours, comme BHL, sa chemise à moitié ouverte, avec une petite chaîne en or et un slip Tarzan.

De véritables archétypes de parents qu'on ne souhaite à personne, quoi. Mais il y a également les mères du petit Arthur, un garçon qui vit au château en Bourgogne où Violette et son mari passent un séjour de vacances. Sa vraie mère l'a échangé contre un peu d'argent à la « vieille fausse maman », une espèce de marâtre qui le loge, le nourrit, l'envoie à l'école et l'emploie au château.

Arthur, en manque de maman, se colle à tous les couples de touristes qui débarquent et leur fait promettre de l'emmener avec eux quand ils repartent, ce qui n'arrive jamais. Même si Violette s'attache fortement – et de façon légèrement malsaine, évidemment – au jeune garçon si vif et intelligent.

Et il y a, finalement, la mère de Désiré, le conservateur du musée régional de Bourgogne, qui organise une grande exposition sur les « gisants », avec tout ce que cela comporte de monolithique.

### *Une véritable inventivité*

La mère de Désiré, un pied et demi dans la tombe, sorte de momie ressuscitée qui refuse de partir parce qu'elle compte mourir après son fils, ou du moins en même temps que lui, s'est achetée une concession à perpétuité au cimetière où elle a déjà fait graver les noms et les dates de naissance de son fils et d'elle-même.

Désiré, il ne pouvait en être autrement, souhaite ardemment la mort de sa mère, pour enfin pouvoir commencer à vivre. Si tout cela vous paraît un peu incongru, vous n'avez aucune idée. Clotilde Escalle, loin d'être une inconnue dans le paysage littéraire français fait ici preuve d'une véritable inventivité et (on aurait presque envie de dire) recherche

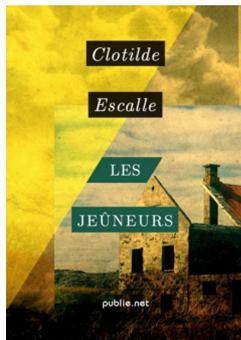
en littérature. Entre les chapitres plus flottants, souvenirs, épisodes au château ou au musée, certains chapitres sont à peine narratifs, ils avancent par petits coups d'anecdotes en lambeaux, sortis de tout contexte, ou de portraits miniatures.

L'écriture est maîtrisée, et ondule entre un laconisme un peu sec, acerbe, à fort effet sur le lecteur, et des descriptions plus voluptueuses (avec un petit penchant pour le grotesque) qui fleurissent parfois sauvagement et où s'immiscent plusieurs voix narratives (avec, notamment, quelques méta-remarques).

Donc, incongru, certes, mais à raison doit-on ajouter, et avec un style puissant, car rien que le chapitre sur la maison de retraite où végète la mère de Désiré est si jouissif qu'il vaut la lecture de ce livre.

- 
- *Les Jeûneurs*, roman, Editions Publie.net, avril 2014, nouvelle édition troisième trimestre 2017, Gwen Catalá Éditeur

### Présentation de l'ouvrage :



Si l'on pouvait photographier le monde après le monde, l'onirisme au paroxysme, les derniers survivants, à quoi ferions-nous face ? Sans doute aux mots de Clotilde Escalle prenant vie et errant dans les déserts fantasmagoriques de Dali. Nous verrions ...

Du sable. À perte de vue. Un monde au bord du précipice, désormais à l'abandon, desséché, aride. Un père qui meurt. Un cadavre à retrouver. Une maison qui recèle des trésors, un fils qui dessine sous nos yeux le récit qui s'anime, qui redonne des couleurs à la vie d'autrefois.

Des jeûneurs qui errent, aspirant le monde et les souvenirs, marchant dans le désert-sanctuaire, chassant les derniers survivants, immortels dans leurs corps de parchemin.

Une forteresse. Une fabrique, machine vivante tout droit sortie d'un vieux film de science-fiction. Des robots. Des pensées-graines. Des passerelles entre le désert d'ici et le monde d'autrefois. Des morts qui parlent, une douleur de marbre, un monde métallique.

Une plongée dans une littérature où l'on doit mettre de côté toute rationalité et faire confiance à ce qui défile devant nos yeux : votre imagination, aux mains tout entière des jeûneurs, sera votre meilleur guide dans ces contrées fantomatiques.

## Extraits de presse :

. Article publié sur le site *Publie.net*, 24 Avril 2014

[...] un récit où votre imagination va fonctionner à mille à l'heure, une tranche d'onirisme et de fantastique incertitude, un moment de lecture qu'il faut savourer, dont il faut prendre soin, en oubliant toute rationalité, en plongeant sans retenue dans un décor à la Dalí, aride, coloré, surréaliste.

---

. Entretien publié sur le site *Publie.net*, 10 Février 2015

*Clotilde Escalle, qui êtes-vous ?*

Je ne le sais pas trop bien, aucune idée arrêtée là-dessus. C'est peut-être la raison pour laquelle j'écris. Comme si j'avais été catapultée dans cette vie. Mais je commence (il était temps) à m'y habituer.

Qui je suis ? Un mélange d'expériences, pour certaines explosives, et pour d'autres, heureusement, douces et harmonieuses. Secouez tout ça et vous aurez ...

*Parlez-nous de votre travail. Qui sont ces jeûneurs ?*

Les jeûneurs sont à la lisière de la vie, ce sont des créatures qui recueillent les souvenirs, les mots, les pans de vie, les habitudes. Des glaneurs de la vie ancienne, une vie qui leur revient par bribes, et qu'ils aimeraient retrouver tout à fait, sans avoir la faculté de le faire, car leur pensée s'arrête rapidement. Ils nous projettent dans un au-delà du monde, un monde ocre et désertique, où, malgré tout, poussent des coquelicots. Et les mots roulent, comme des graines/corail, qu'ils acheminent vers la fabrique à dictionnaires. Ce récit nous oblige à perdre nos repères, à faire sauter les clôtures, pour un apprentissage autre ...

Instinctivement, une phrase plus qu'une autre qui résumerait à elle seule cet ouvrage. Laquelle, et pourquoi ?

Instinctivement, très vite, les yeux fermés : Les jeûneurs sont des êtres de papier qui nous obligent à la vérité ...

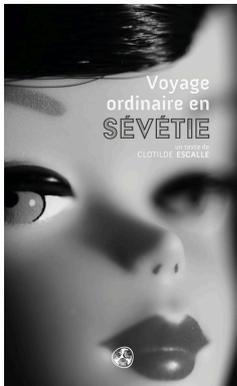
Pourquoi ? L'instinct ...

*Si ce livre devait être une mélodie/musique, quelle serait-elle ?*

*Fragmente-Stille, an Diotima*, de Luigi Nono, pour, bien évidemment entre autres, ses silences accomplis.

- *Voyage ordinaire en Sévétique*, théâtre, Gwen Catalá Éditeur, octobre 2016, préface de Lionel-Édouard Martin

## Présentation de l'ouvrage :



*Temps immobile pétrifié suspendu. Il y a tellement de façons de dire l'éternité cette peur de l'éternité parallèles qui ne se rejoignent jamais à l'infini dit-on sans comprendre sans jamais comprendre. Elle soupire à en arracher le plafond. C'est beau y'a pas à dire c'est beau surtout si en poésie on remplace ce maudit plafond par cette maudite voûte céleste et que l'on se prend à guetter une étoile filante. Soupir. Sauf que je ne sais pas de quelle voix il s'agit toujours pas comment m'en distraire. Même si je dis elle et que c'est elle qui soupire.*

*Cette mélancolie cette nostalgie de la pierre tombale des cimetières qui débordent des collines pas de murets pour contenir les tombes elles poussent en Afrique sous les pas des hommes. S'emplir la bouche de la terre des mots des mots des cadavres des ci-gît urbains campagnards rupestres montagnards des ci-gît des grottes des troglodytes des hauteurs inacceptables des trous perdus et des patrimoines de l'Unesco ça gît partout de toute façon à Venise les canaux en été débordent des ci-gît l'hiver ils sont pétrifiés. Et j'allais jetant de mes phrases vaines des passerelles entre les jours. Indigestion. Intoxication des menus touristiques. La soif de découvrir. Emmène-moi en voyage mon chéri. Nul endroit où se cacher où disparaître où laisser la boîte osseuse et dire ah bon lui elle qu'importe berk berk je ne sais pas exactement d'où cette voix m'est venue qui enfle par tout le corps excrète ses humeurs ses envies ses odeurs autant de parfums d'un nulle part à conquérir.*

## Préface de l'ouvrage par Lionel-Édouard Martin :

### *Chant Pythique*

Toi qui entres ici abandonne tout espoir. – De quoi donc ? – De plan-plan. Ce qui souffle en ces pages, c'est tout sauf la bouffée consensuelle du conteur où l'on sent, quelque part dans sa gorge, ses poumons, celui qui sait déjà, et qui vous mène, vous prenant par la main, sur les sentiers bien dessinés – un parc à la française – de son histoire, l'œil malin, sourire aux lèvres : et de décrire, et de débrouiller, puisqu'il a l'omniscience infuse, le ceci du cela, le pourquoi du comment.

Qu'on s'entende bien : on est ici dans un *Malentendu fondamental*. *Tout à l'heure je vous raconterai une histoire* : oui, mais tout à l'heure, pas maintenant, l'heure est pour l'heure à autre chose, à l'écriture. Clotilde Escalle écrit avec des mots, avec des noms pas toujours propres ( *Berk. Berk. Berk. Ça pourrait commencer comme ça* ), avec des livres, de la culture – parce qu'écrire n'est pas tant rabouiller le réel ( même s'il faut bien reconnaître que *Dans la vie on veut du dialogue du semblant de réalité une saleté de trompe-l'œil* ) qu'attiser, l'arrosant d'essentiel, le buisson ardent des morts – celui qui

parle dans le désert, à voix incandescente de soufre, de naphte, *Ce Verbe du Très-Haut vous savez*. Parce que c'est la culture qui nous informe, parce que la lecture participe de notre chair, parce qu'avant d'être nôtres, les mots dont nous usons furent ceux des grands prédécesseurs, et parce qu'on le dit tout crûment, sans barguigner, qu'on peut convoquer les morts ces spectres ces ci-gît qui nous emplissent la bouche de leurs tics de langage de leurs secrets de leurs obsessions.

*Qu'on peut et sans doute même qu'on doit*. Ce n'est pas pour rien que *Voyage ordinaire en Sévétie* se présente sous forme de monologue : c'est façon de clouer le bec aux vieilles lunes ( *bien que ce soit amer*, disait Claudel, cet autre iconoclaste ) auxquelles on peut certes rendre hommage sans vouloir les imiter ni reprendre [leurs] litanies [leurs] descriptions [leurs] minuties qui aujourd'hui meurent étouffées dans le papier ; façon aussi de mettre ailleurs ses pas, sur les brisées – non moins gigantesques – des Faulkner bien évidemment et autres Joyce, auxquels on fait plus qu'allusion : dont on utilise explicitement la manière et la matière léguées, au détriment de ces autres exercices autrement plus scolaires de la tradition scripturale, tels que *Description. Imaginez une maison de Ville*.

C'est là ce qui donne au texte écrit ce ton si singulier d'une oralité qui n'en est pas une – car trop plate en son absence, à l'exclusion des points, de toute marque de ponctuation : sauf à penser voix blanche, dégagée des pentes et des côtes de la scansion ; sauf à penser fluidité d'un écoulement stabilisé des mots où l'œil dans son parcours, même dans le silence intérieur de la glotte, ne serait arrêté que par la chute en fin de phrase, pour mieux reprendre ce rythme monocorde au début de la suivante.

On n'est pas loin de la récitation rituelle et de son remâchage : ce texte n'est pas la performance unique d'une femme qui laisse aller ses mots, mais un état, figé comme arbitrairement par l'écriture, du flux constant du souvenir. Or ce souvenir, comment parle-t-il donc ? Sa voix n'a rien de la modulation d'une parole bien léchée – un ours, c'est en argot un manuscrit, qui vaut bien la *peluche* ou la *poupée* obsessionnelle dont la récurrence hante le texte : la voix du souvenir, c'est celle qui s'ensource dans une *langue gutturale* et qui, quand elle en sourd, mobilise la gorge et sa raucité propre ; qui, on le perçoit bien à la lecture, exhorte l'œil à parler, greffe glotte, lulette, sur le nerf optique.

Parce qu'il faut entendre, dût-on ne pas remuer les lèvres. Voix blanche, vraiment ? Ne pas croire la ponctuation menteuse : le chant est là, griffu, dans son appel, plus proche de celui de la sibylle *cheveux tout emmêlés cette folie cette démesure cette haine des grandes tragédiennes l'écume aux lèvres une parole venue d'une mémoire malade des confins de l'enfance* – on songe aux vers de Valéry : *La Pythie, exhalant la flamme / De naseaux durcis par l'encens, / Haletante, ivre, hurle !* –, plus proche, donc, du chant de la pythie que de celui, sans rugosités, des Sully Prudhomme et consorts. D'ailleurs, *Vomis mon enfant vomis tout ce que tu sais – degueulare superbos* (« dégueuler les superbes ») lisait aussi, taquin, Rimbaud récitant *l'Énéide*. [...]

*Il faudra toujours planter un décor trouver le fil de l'histoire. Toujours un décor. Je m'en souviens à présent*, nous dit-on, comme en une sorte de remords alors que le texte arrive presque à son terme, et que rien de tout cela n'a été consenti – sauf « pour rire »,

comme disent les enfants, par jeu, parce qu'après tout, *les enfants jouent avec des bouts de ficelle. Marabout bout de ficelle.* Ultime pirouette de la bateleuse ? Entendre en creux, plutôt : Je n'en ferai rien, mon propos est ailleurs, dans la recherche de ces pulsations sonores qu'on appelle poésie, comme dans ces phrases, par exemple, qu'il faut laisser tinter, chuinter dans ses yeux pour en saisir et goûter la trame mélodique : *Ça pousse en plein soleil et ça décline la lumière comme un cadran solaire. C'est la Provence. Ma petite fille quand il fait chaud et que les cigales chantent j'ai le cafard [...].*

On peut croire que les grands textes, fussent-ils narratifs – et ça raconte forcément, puisque la langue est dans le temps, pas dans l'espace ( d'ailleurs : *C'est l'histoire de femmes qui meurent. Emportant avec elles leurs enfants en bas-âge.* ) – sont toujours empreints d'un substrat poétique venu du fond des temps (Tacite ne croyait-il pas que les premiers hommes s'exprimaient en vers ?), et que, même à vouloir s'inspirer, pour écrire, scrupuleusement du Code pénal, on n'échappe jamais à cette parole ( peut-être archaïque ) qu'est le chant. Si cette croyance se vérifie, comme elle me semble pouvoir aisément se vérifier, on est, avec *Voyage ordinaire en Sévétie*, face à un de ces grands textes dont la littérature contemporaine n'est pas si riche. Dont la poésie s'exprime à sa manière bien personnelle, mais bien réelle ; même si surtout on n'est pas dupe des joliesesses à éviter : *C'est beau y'a pas à dire c'est beau surtout si en poésie on remplace ce maudit plafond par cette maudite voûte céleste et que l'on se prend à guetter une étoile filante. Et dont peut-être cette phrase résume l'essence définitionnelle, en la mesurant à l'intensité du spasme psaume récité du bout des lèvres.*

- 
- *Mangés par la terre*, roman, Éditions du Sonneur, 2017

### Présentation de l'ouvrage :



Dans ce bourg où l'on s'ennuie tellement, Patrick et Robert s'amuse à tendre des fils d'acier sur la route en espérant provoquer un accident ; leur frère Paul fuit le monde en lisant de la poésie ; Jeanne dessine des plans de villes imaginaires et rêve de rejoindre les États-Unis avec Éric, marchand installé dans une camionnette pavoisée aux couleurs de l'Amérique ; Caroline, abandonnée par sa mère, végète dans l'asile du coin ; Puiseux, le notaire, lit Chateaubriand, joue à Bubble Shooter la nuit et se réfugie dans les bras de la femme du médecin pour se consoler de la décadence du monde.

Éric sauvera-t-il Jeanne de son désert affectif ? Caroline échappera-t-elle aux griffes de Patrick et Robert ? Maître Puiseux est-il condamné à sa petite vie morne de notable de province ?

*Mangés par la terre* dit la cruauté d'un univers taraudé par la mesquinerie et les rapports

de domination, travaillé par le mirage d'une autre vie. Est-il encore possible de rêver dans une telle misère ?

### Extraits de presse :

. Article publié dans *Livres Hebdo*, Véronique Rossignol

*Clotilde Escalle prête sa voix rageuse à des maltraités en quête de fuite.*

Impossible de trouver Copiteau sur une carte. Peut-être parce que « *De Copiteau, on ne peut pas dire grand chose* ». Peut-être parce que le bourg qu'a imaginé Clotilde Escalle ressemble à tant de patelins fantômes, ni touristiques villages ruraux, ni tout à fait villes, relégués.

Copiteau, donc, à quelques dizaines de kilomètres de LA ville, un bled, pour ne pas dire un trou, entouré de champs, où il n'y a rien à voir, ni monuments remarquables, ni natifs célèbres. Copiteau, sa pâtisserie que personne ne veut reprendre, son institution privée catholique, sa salle polyvalente, son stade, son asile psychiatrique, son maire dépressif. Et ses habitants : mâles rustres, femmes seules vieillissantes, mères malveillantes, filles abusées ... , des malheureux et des demeurés.

Parmi eux, vivant dans une ferme mal en point, trois frères dont Robert et Patrick « *deux crétins* » franchement dégénérés qui, quand ils ne tendent pas des filins d'acier en travers de la route pour provoquer des accidents, violent Caroline, une adolescente de bonne famille enfermée chez les « *zinzins* ».

Paul, le troisième frère, « *obsédé, sidéré par sa présence au monde, (il) récite des poèmes pour se consoler* » et est « *fantastiquement attaché à sa mère* ». Le père ? Mort dans une grange et laissé là pendant une semaine avant qu'on ne se préoccupe de son sort. Croisons aussi Jeanne, une lycéenne au futur en impasse, toute ronde sur ses grand talons, aguicheuse et prête à tout pour intéresser Éric, vendeur sur les marchés de têtes d'Indiens et d'autres marchandises estampillées USA, empailleur à ses heures.

Étriqué, mesquin, adorateur de Chateaubriand, voici Maître Puiseux, le notable du bourg, ratatiné dans le passé. Héritage, dernières volontés, testament, assurances-vie, donations ... , c'est autour de l'univers mortifère de ce notaire sans relief et sans cœur que vont se dévoiler peu à peu les liens qui unissent les personnages.

Auteure de plusieurs romans, la critique d'art Clotilde Escalle qui écrit également pour le théâtre, a la plume rageuse et crue pour faire résonner les soliloques de ces laissés pour compte qui rêvent de nouveaux départs pour se débarrasser de la honte poisseuse et de l'odeur de goudron laissée sur la peau par les savons bon marché. Taraudés, pour les plus vulnérables d'entre eux, par l'envie de fuir cet endroit où germent les pulsions les plus brutales, par une « *envie mortifère et languide de partir, une envie qui tarira bientôt, du moins pour la journée, épuisée d'elle-même par tant de ressassement* ». Mais c'est loin l'Amérique. Et pas sûr que là-bas ça soit vraiment mieux qu'à Copiteau.

. Article publié dans *Livres Hebdo*, Véronique Rossignol

*Chronique noire d'une province imaginaire rongée par le dépit, l'ennui et une obsédante fureur de fuir et de jouir.*

Connaissez-vous Copiteau ? Oui ? Non ? Alors restez-en là car qui s'aventure dans ce bourg d'enfer, cadre de *Mangés par la terre*, dernier roman de Clotilde Escalle, devra affronter de bien redoutables situations, se confronter à de terribles figures : si vous n'êtes pas décapité par le fil d'acier tendu au travers de la route par Patrick et Robert, mutins rejetons d'un couple de fermier aussi abandonnés que leur exploitation, vous pourrez baguenauder dans la foire communale où Éric vend de menues brocantes américaines, croiser Jeanne qui dresse, dans un cahier, des plans de villes imaginaires, vous heurter à maître Puisseux, notaire, amateur de Chateaubriand et de Bubble shooter, buter sur Gabrielle, sa terrifiante gouvernante. Tout cela n'a l'air de rien, mais vu par Clotilde Escalle cela tourne à la pure folie, celle d'un monde moins célinien qu'inspiré par Soutine, dont le lapin écorché sert d'enseigne au roman : un monde mis en crise d'être mis à nu. Le monstrueux spectacle d'une société écorchée vive.

---

. Article publié sur le site *La Cause littéraire*, 15 Mars 2017, Léon-Marc Lévy

Voici un court roman plein de violence et d'amertume, porté par une écriture qui ne l'est pas moins, tendue et inattendue, capable de surprendre à chaque ligne.

Nous sommes dans une province française fantasmée plus que réelle, à une époque hors du temps. Toutes les pages du début font penser à un tableau provincial du XIX<sup>ème</sup> siècle ou du début du XX<sup>ème</sup> et quelle surprise quand on entend parler de la mort de Sylvia Kristel, ou de l'iPhone ! Tout, les gens, les lieux, les comportements mènent le lecteur dans un déplacement dans le temps plus que dans l'espace. Et le rythme imposé par le style de l'auteure donne à cette histoire une dimension de fable noire qui se préoccupe peu de vraisemblance et atteint son but : l'inquiétude permanente.

Nous sommes donc dans un bourg quelque part en France. Clotilde Escalle va promener son récit dans une palette de personnages qui, tour à tour, seront la focale de ses récits. Il n'y a pas d'histoire à proprement parler, mais des bribes d'histoires de gens enfoncés dans la plus profonde misère morale. Des trois frères cinglés qui tendent des fils de métal sur les routes pour écrabouiller les voitures et les gens qui sont dedans, jusqu'au notaire – caricature du notaire de Province, sorte de Emma Bovary au masculin – sa détresse sexuelle et sa musique baroque.

Clotilde Escalle utilise de violents contrastes dans ses portraits, rendant possible, à chaque instant, les pires surprises.

*« Paul ne les a pas accompagnés. Des trois frères, il est le plus fragile. Obsédé, sidéré par sa présence au monde, il récite des poèmes pour se consoler. La semaine dernière, après avoir dû tuer, en les jetant violemment contre le mur de la remise, une portée de chatons, en*

*entendant les craquements, il s'est mis à penser au crâne, à ses propres os sous la peau. La poésie et les éclairs au chocolat le détournent un instant de ce genre d'idées ».*

Les invraisemblances, qu'on a déjà pointées, constituent en fait un matériau romanesque chez Escalle. L'invraisemblable – comme la caricature des figures – est un élément nécessaire à créer un monde hors monde, qui donne au roman son espace fabuleux.

Ainsi, les scènes les plus sombres du livre se passent dans un « asile » psychiatrique, où deux des frères, enfermés pour folie, vont transformer une jeune aliénée en esclave sexuelle, la violant plusieurs fois par jour jusqu'au martyre. Il y a longtemps que les « asiles » n'existent plus (même en Province) – surtout des asiles où ce genre de faits est possible.

On se croirait revenu – et encore – dans quelque lieu sorti de *Histoire de la folie* de Michel Foucault. On y attache même les vieux pour qu'ils ne dérangent pas le personnel ! Mais l'auteure, visiblement, s'amuse de ça, en fait sa pâture, son propos étant ailleurs, le conte horrifique pur. Et le tour est réussi. Comme rien, ou presque, n'adhère au réel, on est installé dans un conte noir qui relève du fantastique.

---

. Article publié dans *Le Monde des Livres*, 18 Mai 2017, Xavier Houssin

*Clotilde Escalle révèle la noirceur humaine*

*Ecrivaine du tragique et du grotesque, elle creuse un peu plus profond son sillon dans Mangés par la terre.*

L'Amérique ? Pas sûr qu'au bout du voyage elle ressemble à l'eldorado chanté par Joe Dassin. On risque plutôt d'y trouver de drôles de gens, de drôles de types, tout droit sortis des romans noirs d'Harry Crews (1935-2012), où de vrais dingues caressent des crotales en attendant leur heure, ou bien décident par amour de leur voiture de la boulotter en entier de la carrosserie au carter.

Elle a beau, Jeanne, la petite pétroleuse, imaginer des villes au soleil, Miami et des avenues bordées de palmiers, elle sent bien, au fond d'elle-même, que son rêve finit par la rendre triste. Là-bas ça doit être pareil. Pareil qu'à Copiteau, ce gros bourg de campagne du centre de la France où elle habite et dont « *on ne peut pas dire grand-chose* ». Sauf, peut-être, que s'y rassemble une assez pitoyable humanité. Des êtres abandonnés à l'ennui et à leurs angoisses. Des malfaisants, des médiocres. D'inconsolables affligés.

*Tout le monde est fou à Copiteau*

Dès ses premiers textes (*Un long baiser*, Manya, 1993 ; *Pulsion*, Zulma, 1996), Clotilde Escalle avait saisi ses lecteurs par sa puissance inouïe à incarner la violence. Celle des

passions troubles et des corps soumis au désir puis abîmés, maltraités, torturés. Ecrivaine du tragique et du grotesque, du danger d'être en vie, elle était allée dans *Off* (Pierre-Guillaume de Roux, 2012) gratter au bout de la folie des mères. *Mangés par la terre* est son huitième roman. La version furieuse et perverse d'un *Affreux, sales et méchants* revisité gore.

---

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté  
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

[g.faivre@crl-franche-comte.fr](mailto:g.faivre@crl-franche-comte.fr)

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

---

CENTRe  
FRANCHE  
COMTÉ RÉgional  
DU LIVRe